



LE LAI DE L'OMBRE

Comme nous l'avons dit plus haut, c'est le dernier ouvrage connu de Jean Renart. Il date des années 1217-1218, époque à laquelle Milon de Nanteuil, récemment élu évêque de Beauvais avait été préposé à la garde de Reims, en l'absence de l'archevêque Aubri parti pour la Terre Sainte. L'intrigue de l'Ombre est fort mince. Tout l'intérêt de ce délicat poème réside dans le joli tableau du début, dans la conduite du dialogue, l'analyse un peu affûtée des sentiments et la joute spirituelle des deux interlocuteurs. Un résumé n'eût donné au lecteur qu'une idée imparfaite de ce marivaudage médiéval, tout en nuances et en pointes ; nous avons tenu, en dépit des difficultés que présentait l'entreprise, à le traduire vers pour vers.

Je ne veux pas renoncer à bien dire et user mon esprit dans l'oisiveté. Je ne veux pas ressembler à ces garçons qui ne sont bons qu'à tout détruire, puisque j'ai le talent de faire oeuvre qui vaille. Le vilain peut railler, si ma courtoisie s'emploie à composer quelque ouvrage plaisant où il n'y ait rien de laid ni d'injurieux. Fol est celui qui cesserait de bien dire pour une parole désobligeante : si aucun félon en tire sa langue par derrière, cela convient à son naturel, car pas plus que je ne puis faire que mon petit doigt soit long comme cet autre, je ne pense pas qu'on puisse changer un pervers en un homme de bien.

Mieux vaut aussi naître sous une bonne étoile qu'être issu de haut parage : c'est dit depuis longtemps. Par mon conte de l'*Écoufle*, vous avez pu savoir que je dis vrai, et que mieux vaut pour un homme avoir de la chance qu'argent et amis. L'ami meurt, et l'on est bientôt débarrassé de l'argent, quand on ne le garde pas ou qu'on le confie à un fou. Mais celui qui le dilapide, et après, se reproche de l'avoir dépensé sans mesure, s'il se modère dans la suite et laisse la folie, cause de ses mésaventures, la chance l'aura vite remis sur pied.

C'est pourquoi j'ai entrepris quelque beau dit que je veux accommoder à la dignité de l'Élu, mon protecteur.

C'est pour moi un grand plaisir que d'être invité à faire ce qui me délecte : rimer une aventure.

On dit que celui qui nage bien vient de la haute mer à la rive. Pareillement qui rime bien arrive au port de Bien-Dire, et plus l'en prisent rois et comtes.

Or vous entendrez bientôt, si quelque fâcheux ne m'importune, ce que je dirai dans ce *Lai de l'Ombre*.

*
* *

Il y eut jadis un Chevalier quelque part sur la, marche de l'Empire, du côté de la Lorraine ou de l'Allemagne ; je ne crois pas qu'il s'en trouvât un doué d'aussi belles qualités de Châlons jusqu'en Parçois : à vrai dire, on n'eût pu le comparer qu'à Gauvain, fils de Lot. Nul n'entendit jamais son nom : sans doute n'en avait-il pas ; mais il est certain que Prouesse et Courtoisie l'avaient choisi pour leur homme. Il n'était ni trop parlant, ni trop réservé, ni de trop de rudesse. Il démenait grande dépense, dont s'émerveillaient ses familiers ; sans grande fortune, il savait tenir son rang ; il savait prendre l'argent où il se trouvait et le mettre où il n'était pas. Pucelles et dames n'en ouïrent parler qui ne le prisassent beaucoup. Certes il ne s'éprit de nulle femme bien sérieusement, mais il était dans les bonnes grâces de toutes, étant sur toutes créatures franc, doux et débonnaire. Il faisait la volonté de chacun à la maison. Mais en champ clos vous l'eussiez trouvé tout autre ; quand il avait le heaume en tête, il était fier, bouillant et hardi ; il était de taille à provoquer toute une rangée de chevaliers, dût la joute durer deux journées entières. Jamais nul ne fut si passionné que lui au jeu des armes.

Il n'était pas homme à vêtir l'hiver sa robe d'été. Il donnait gris et vair plus qu'un autre dix fois riche comme lui, et tous les jours il voulait avoir avec lui six ou sept compagnons pour le moins. Jamais il ne tint à rien qu'il ne le donnât, si on lui en exprimait le désir. Il aimait les déduits d'oiseaux, de temps à autre ; d'échecs et d'escrime et d'autres jeux, il en savait plus que Tristan. Il était bien fait de corps, léger et alerte, et plus preux encore que beau ; en un mot, parfait chevalier. Il mena longtemps vie agréable. Mais Amour qui est un despote exigea le paiement de tous les plaisirs qu'il avait eu en sa jeunesse de mainte dame.

Le Chevalier, tant qu'il lui fut permis, ne fit service ni hommage au seigneur Amour, mais celui-ci trouva bien l'occasion de lui faire sentir sa puissance. Jamais Tristan qui fut tondu comme fou pour Iseut n'eut le tiers de la peine qu'il endura, jusqu'à ce qu'il eût fait la paix avec son maître. Amour lui planta au cœur sa sagette jusqu'au pennon, il l'enflamma pour la grande beauté et le doux nom d'une dame qui éclipsa toutes les autres : car le Chevalier avait partagé son cœur entre plusieurs, et il n'en aimait vraiment aucune. Désormais il vit bien qu'il les laisserait toutes pour servir uniquement celle qui lui semblait le rubis des beautés.

La douceur de ce riant visage, son air sage et débonnaire était devant ses yeux jour et nuit. Amour qui le connaissait bien lui avait cherché là une belle querelle ! Jamais il n'avait vu si plaisante créature, il en prenait à témoins ses yeux.

"Ah ! faisait-il, je fus si avare de moi et si plein de refus ! Dieu veut venger par celle-ci les femmes qui m'ont aimé sans retour. Certes, pour mon malheur, j'ai méprisé les amoureux. Et maintenant Amour m'a mis en tel point que je suis bien obligé de reconnaître son pouvoir. Jamais vilain à qui le barbier tire les dents ne connut telle angoisse.

"Que sera-ce de moi si je suis amant sans amie ? Je ne vois pas comment je pourrai vivre un jour. Plaisir d'errer ou de séjourner ne peut contenter mon cœur. Il n'y a qu'à imiter ceux qui vont là où leur objet demeure ; ce faisant, maint d'entre eux ont eu joie et soulas. Plût à Dieu que celle-ci m'eût fait un collier de ses deux bras ! Toutes les nuits je songe que je l'accole et qu'elle m'étreint et m'embrasse. Le réveil arrive au moment qui eût été le plus délicieux. Lors je vais cherchant et tâtant par mon lit son beau corps. Mais hélas ! qui ne trouve ne prend. Cela est advenu à maint autre plus d'une fois. Or je n'ai que deux partis à suivre : il me faut ou lui envoyer un messenger ou aller moi-même la prier d'avoir enfin pitié de moi, afin que sa gentillesse me garde la vie et l'esprit. Si elle souffrait ma perte, elle aurait un adorateur de moins. Aussi est-il juste que son cœur s'attendrisse et son regard soit pitoyable. Mais je crois qu'il vaut mieux faire mon message moi-même. On dit bien "qu'il n'y a rien de

tel que soi". Et nul n'ira si volontiers. Il y a longtemps qu'on a dit que le besoin et la privation enseignent l'homme. Puisque la raison m'y engage, allons trouver labelle. Je lui dirai qu'elle tient en sa prison mon cœur qui s'y est mis de son plein gré, mais qu'il ne veut s'en échapper en dépit de sa tristesse, avant qu'elle m'ait donné le nom d'ami. Noble, généreuse et compatissante comme elle est, elle devrait s'y résoudre."

Il s'est habillé pour partir, avec deux compagnons sans plus, et six valets montés. Il chevauche, absorbé dans ses pensées. Il tâche de détourner ses compagnons du cours de ses idées, pour qu'ils ne puissent faire réflexion sur le but du voyage. Tout le long du chemin il se dit enchanté de la chevauchée, celant ce qu'il pense sous une joie bruyante.

Ils arrivèrent bientôt à la montjoie proche du château où demeurerait la dame.

"Voyez comme ce château est bien assis !" s'écrie le Chevalier.

Il ne disait pas cela pour rien qui concernât les fossés et les murs, mais pour savoir s'ils parleraient de la beauté qu'il allait voir.

"Vous devriez avoir honte, répondent les compagnons, de nommer le château avant la dame dont chacun dit qu'au royaume il n'y a si courtoise et si belle. Taisez-vous, car si elle savait comme vous lui avez manqué, il vaudrait mieux pour vous être pris des Turcs et mené au Caire."

Il dit en souriant : "Hé, tout doux, seigneurs, menez-moi un peu moins durement ; car je n'ai pas mérité la mort. Il n'est cité dont je n'aie envie comme de ce château. Je voudrais être dans la prison de Saladin cinq ou six ans, pourvu qu'il fût à moi, tel qu'il est, et que j'en fusse certain.

— Et tout ce qu'il y a dedans, répliquent les autres ; ainsi vous en seriez tout à fait seigneur."

Ils n'avaient pas compris l'intention du Chevalier qui ne leur avait parlé ainsi que pour savoir ce qu'ils diraient.

"L'irez-vous voir volontiers ?

— Que ferions-nous donc ? Chevalier ne doit jamais passer devant la maison d'une belle dame sans lui rendre visite.

— Je m'en remets à vous, dit le Chevalier, c'est raisonnable. Allons-y !"

Alors ils tournèrent bride du côté du château, en criant : "Aux dames, chevaliers !"

(C'était bien le cas ou jamais.) Ils piquèrent tant qu'ils arrivèrent devant la porte ; ils franchirent l'enceinte close de fossés et de palis.

Le sire avait relevé un pan de son manteau, découvrant un surcot tout neuf de soie éclatante, bordé d'écureuil. Pareillement les compagnons montraient de blanches chemises plissées et portaient des chapeaux de pervenches et des éperons d'or vermeil.

Ils s'avancèrent jusqu'au perron, devant la salle, tandis que les valets couraient aux étriers.

*

* *

Le sénéchal de la maison les vit, d'une loge, descendre au milieu de la cour ; il s'empressa d'aller annoncer à sa dame la venue de ce visiteur qu'elle connaissait bien par ouï-dire. Elle ne devint pas rouge de mécontentement, mais elle ne laissa pas que d'être étonnée.

La belle dame se leva d'une couette vermeille. Ses pucelles lui jetèrent au cou un manteau de samit qui rehaussait la merveilleuse beauté dont la nature l'avait pourvue.

Tandis qu'elle va à la rencontre de ses visiteurs, ceux-ci prennent les devants, et ils entrent dans la chambre avant qu'elle ait eu le temps d'en sortir.

A l'accueil qu'elle leur fait, on voit que la visite lui est agréable. Ils sont contents du peu qu'elle s'est avancée vers eux, revêtue d'un chainse blanc et délié qui traîne sur les jons menus.

"Sire, soyez les bienvenus, vous et vos deux compagnons", dit-elle.

Plaise au ciel qu'elle ait du bonheur aujourd'hui, la dame courtoise, car elle en est digne vraiment !

Les compagnons répliquèrent qu'elle n'était pas dame à négliger. Et cependant qu'ils lui rendaient son salut, tous trois, ils étaient frappés de sa beauté non pareille.

Elle prit le Chevalier par la main, en souriant, et le mena s'asseoir. Les deux autres, bien appris, ne voulurent pas les importuner. Ils s'assirent à l'écart sur un coffre ferré de cuivre avec deux demoiselles de la maison. Le Chevalier les laissa se divertir avec elles, tout entier aux soins qui l'occupaient.

La noble Dame sait bien lui faire raison de tout ce dont il l'entretient, comme dame bien élevée et instruite.

Il fixe longuement ses yeux sur le visage pour en mirer la beauté : certes son cœur leur rend ce témoignage qu'ils ne lui ont pas menti et qu'ils ont tenu largement tout ce qu'ils lui avaient promis.

"Très douce dame, dit-il, en faveur de qui une force insurmontable me fait bannir toutes les autres de ma pensée, je suis venu vous offrir tout ce qui est en mon pouvoir ; puissè-je en recueillir de la joie, car. Dieu me sauve, il n'est nulle créature que j'aime autant que vous. Je suis venu ici pour cela, car je veux que vous le sachiez et que la compassion vous prenne ; il aurait grand besoin qu'on fît pour lui oraison aux moutiers, celui qui n'entend à autre chose qu'à être loyal ami.

— Ah ! sire, sur mon âme, qu'avez-vous dit ?

— Dieu me laisse vivre la semaine, dame, je vous dis vrai, vous avez plus de pouvoir sur moi que femme qui vive !"

La Dame rougit, mais elle repartit habilement :

"Je ne crois pas, et nul ne le croira jamais qu'un prud'homme comme vous soit sans amie. Votre renommée en serait amoindrie. Si bel homme pourrait très bien me leurrer de ses paroles."

Elle l'a vu venir, et le heurtant de front, elle a déjoué ses calculs.

Il supporte d'être mené serré, tant il est épris ; si une autre l'eût rabaissé, il eût bien su prendre sa revanche, mais il est à ce point sous sa domination qu'il ne l'ose en rien contredire.

"Ah ! dame, s'écrie-t-il, grâce, par pitié ; mon amour pour vous, sans feinte, m'a fait découvrir ce que je ressens. Vos paroles s'accordent mal avec vos yeux qui tout à l'heure accueillirent si gracieusement ma venue : sachez qu'ils firent là courtoisie, car du premier jour où ils s'ouvrirent, ils ne virent nul homme qui ne voulût se tenir pour votre vassal, ainsi que je le veux moi-même. Que votre générosité, noble dame, m'octroie cette faveur. Retenez-moi comme chevalier, et quand il vous plaira, comme ami. Avant un an, vous m'aurez fait si preux, et tel aux armes et à l'hôtel, et vous aurez imprimé en moi tant de vertus, que le nom d'ami, s'il plaît à Dieu, ne me sera plus interdit.

— L'idée que vous vous faites de mon regard vous cause grand plaisir. Je ne lui ai donné pourtant d'autre signification qu'une politesse raisonnable. Mais vous l'avez interprété à la façon d'un insensé ; voilà ce qui me chagrine. Si je n'avais pas été aussi courtoise, il m'en eût coûté beaucoup. O sottises que nous sommes, femmes si mal avisées ! Quand par pure courtoisie nous leur faisons bonne mine, tous ces soupirants croient tenir leur affaire. Je l'ai bien éprouvé par vous, et vous l'avez compris ainsi. Mieux vous aurait valu là dehors tendre un filet aux colombes, car votre année pourrait bien durer trois ans pleins, vous ne sauriez tant faire que je fusse à votre égard aussi bienveillante que je le fus tout à l'heure. L'homme doit bien regarder, avant que de s'en louer, à qui il a affaire."

Le Chevalier ne savait plus que devenir.

"Au moins, madame, je ne puis me retirer comme je suis venu. Il y a en vous pitié et débonnairété, n'en doutez point, et jamais nul parfait amant n'implora une amie. Je me suis mis à la mer sans mât pour naviguer ainsi que Tristan. Bien que j'aie longtemps été maître de

moi, j'en suis arrivé à ce point que si je n'obtiens ma grâce ce soir, je n'espère pas voir la nuit qui suivra celle-ci. Telle est l'issue qui s'offre à ce cœur qui s'est mis en vous sans votre permission."

La Dame sourit :

"Jamais je n'en ai ouï de pareilles. Il peut bien demeurer où il est. J'allais croire encore que vous plaisantiez.

— Au nom de Dieu, je ne saurais le faire, dame très honorée, même si vous étiez une pauvre délaissée."

Quoi qu'il dise ou promette, cela ne lui sert de rien pour gagner ses bonnes grâces. Le rouge lui monte à la face et les larmes du cœur aux yeux. La Dame est bien sûre qu'il n'y a pas là une feinte après l'insistance qu'il a mise. Certes, si elle eût pleuré avec lui, cela lui aurait fait grand bien. Jamais elle n'eût cru qu'il dût être si tourmenté.

"Sire, fait-elle, il n'est pas juste que je vous aime, vous ou un autre, car j'ai mon mari, vrai prud'homme qui me sert et m'honore à mon gré.

— A la bonne heure, madame, il doit en être bien aise. Mais si vous étiez bonne et clémente pour moi, nul amateur de chansons ou de romans d'amour jamais ne vous le reprocherait ; on vous louerait plutôt dans le monde, si vous vouliez m'aimer ! Ce serait une bonne œuvre comparable au voyage d'outre-mer.

— Ne poursuivez pas, ce serait m'outrager. Mon cœur me défend d'entrer dans vos vues. Vos prières sont inutiles, brisons là, je vous prie.

— Ah ! dame, ce mot me tue. Gardez-vous de le dire. Faites-moi quelque courtoisie : retenez-moi par un joyau, anneau ou ceinture, ou recevez l'un des miens, et je vous promets qu'il n'est rien de ce que chevalier fasse pour une dame que je ne ferai pour vous, dût-il m'en coûter la vie ! Vos yeux brillants, votre clair visage peuvent facilement me gouverner. Tout ce que j'ai en mon pouvoir sera sous votre puissance.

— Sire, je ne veux pas avoir la louange sans le profit. Je sais qu'on vous tient pour très preux, la chose est sue depuis longtemps. Je serais bien déçue si je répondais à votre amour, sans y mettre le cœur, et ce serait vilénie. La plus grande courtoisie est d'éviter le blâme quand on le peut.

— Il vous faut parler tout autrement, dame, pour me guérir. Si vous me laissiez mourir sans être aimé, ce serait un crime ; si ce beau visage innocent était homicide ! Il convient de réfléchir. Dame de beauté, trésorière de tous biens, veillez-y, pour Dieu !"

Ces paroles la font tomber dans une profonde rêverie, car elle sent qu'elle écoute avec complaisance sa requête et s'apitoie devant ces soupirs non feints et les vraies larmes qu'il pleure. Elle se dit que c'est l'assaut d'Amour qui le mène et que jamais elle n'aura d'ami si débonnaire. Mais elle s'étonne qu'il n'ait point avoué sa passion avant ce jour. En même temps la raison la met en garde contre une faiblesse dont elle se repente plus tard.

Tandis que la Dame était absorbée dans ses pensées, le subtil Amour inspira au chevalier une ruse de courtoisie très délicate : il tira prestement de son doigt son anneau qu'il glissa au doigt de la belle.

Il interrompit ainsi sa rêverie, mais il eut l'habileté de ne pas lui laisser le temps d'apercevoir l'anneau.

"Dame, fit-il, adieu, sachez que mon pouvoir et ma personne sont à votre commandement."

Il prit aussitôt congé et rejoignit ses deux compagnons qui ne surent pas la cause de ce départ soudain. Et remontant à cheval, il s'éloigna.

*

* *

Celle dont dépendait le bonheur du Chevalier demeura seule. Elle songeait :

"S'en irait-il ? Quoi ? Jamais un chevalier ne fit cela ! Je croyais qu'une année entière lui semblait moins longue qu'une journée, pourvu qu'il fût près de moi, et il m'a sitôt laissée ! Ah ! si je lui eusse cédé en parole ou en fait ! Pour de tels faux semblants, personne désormais ne devra plus le croire. Il n'aurait rien perdu à faire ses pleurs et ses faux soupirs, si l'on eût voulu y ajouter foi. Nul ne saurait si bien abuser ses semblables, c'est le moins qu'on puisse dire."

Là-dessus elle jette un regard sur ses mains ; elle aperçoit l'anneau. Tout le sang lui reflue des extrémités. Jamais elle n'eut tel sujet de trouble et d'étonnement. La face lui devint vermeille, puis toute pâle.

"Qu'est-ce, fait-elle, grand Dieu ? Ne vois-je pas l'anneau qui fut sien ? Je suis bien dans mon sens : cet anneau-là, je l'ai vu à son doigt, il n'y a qu'un instant. Qu'est-ce que cela signifie ? Il n'est pas encore mon ami pourtant ! Je ne sais qui lui apprit ces tours. Comment a-t-il pu me prendre ?

"Comme j'ai eu l'air de me laisser faire, il dira qu'il est aimé. Dira-t-il vrai ? Suis-je son amie ? Nenni, ce serait folie. Il le dirait vainement. Il faut que je le mande tout de suite, qu'il vienne me parler ; je lui dirai qu'il le reprenne, s'il veut que je croie à son amitié. Je ne pense pas qu'il me désoblige, s'il ne veut pas encourir ma rancune."

Elle commanda à ses pucelles de faire venir un valet tout monté.

"Ami, fait-elle, vite, piquez après le Chevalier. Dites-lui, si je lui suis chère, qu'il n'aille pas plus avant, mais revienne sur-le-champ parler avec moi de ce qui l'intéresse."

Le valet partit. A moins d'une lieue, il atteignit le Chevalier. Sachez qu'il fut très heureux de ce rappel. Mais il n'en demanda pas la raison. Il pressa l'allure, car il lui tardait de la revoir, bien qu'il soupçonnait qu'elle voulût lui rendre l'anneau. Plutôt que de le reprendre, il aurait mieux aimé se rendre moine à Cîteaux.

"Je ne pense pas qu'elle me fasse cet affront", pensait-il.

Ses doutes se dissipèrent dans la joie du retour. Il arriva bientôt avec sa troupe devant le château fort.

La Dame qui était pleine d'alarmes à son corps défendant, afin de se distraire, descend de la salle dans la cour, par les degrés, à petits pas. Elle regarde luire à son doigt l'anneau du Chevalier.

"S'il le refuse, pense-t-elle, je n'irai pas le prendre pour cela par ses beaux cheveux. Je le mènerai sur ce puits et je lui parlerai. S'il fait des difficultés, je briserai là. Je ne serai pas si sottre que de jeter l'anneau au milieu du chemin, mais en un lieu où personne ne le verra : dans le puits. Dès lors, toutes ces paroles malencontreuses ne seront plus qu'un songe. Est-ce en vain que j'aurai été si longtemps épouse sans reproche ? Celui-là, sous prétexte qu'il est chevalier et qu'il soupire, veut que je me déclare son amie, dès cette première entrevue ; mais si cela avait dû être, il l'aurait mérité auparavant."

Cependant le Chevalier est entré dans la cour ; il voit la Dame, et quittant ses compagnons, il accourt vers elle :

"Que ma dame, à qui je suis et serai, ait aujourd'hui bonne aventure !"

Ce salut n'a pas autrement frappé son oreille. Elle en a entendu d'autres cette journée.

"Sire, dit-elle, allons nous asseoir sur ce puits.

— Je n'ai rien fait certainement qui puisse lui nuire", se dit le chevalier, puisque la dame l'accueille si bien. Il pense bien avoir conquis ses bonnes grâces par le don de l'anneau. Mais il se réjouit trop tôt, elle n'est pas encore dans ses filets. A peine est-il assis auprès d'elle, qu'il entend une chose peu faite pour lui plaire.

"Sire, dites-moi, je vous prie, cet anneau que voici, pourquoi me l'avoir laissé ?

— Douce dame, vous l'aurez encore quand je m'en irai. Je vous le dirai sans feinte, il vaut moitié plus pour avoir été à votre doigt. Si cela vous agréait, mes ennemis sauraient cet été que vous m'avez reçu comme ami et moi comme amie.

— Non pas, il en va tout autrement. Je sortirai d'ici morte avant que vous passiez pour mon amant. Vous vous êtes fourvoyé ; tenez, je ne garderai pas plus longtemps votre anneau, je vous le rends."

Le Chevalier est désolé, lui qui croyait être arrivé à ses fins.

"Je serai méprisé, si vous parlez sérieusement. Jamais joie ne me tourna sitôt en dépit.

— Comment ? Cela vous ennuie et vous fait honte ? Mais y a-t-il pour moi quelque considération d'amour ou de lignage ? Je ne vous fais pas injure en vous rendant votre anneau ; je ne dois pas le retenir, puisque je n'ai pas le droit de vous traiter en ami.

— Ah ! fait-il, un coup de couteau à travers la cuisse ne me causerait pas une douleur si vive que ces paroles. C'est mal d'accabler un vaincu. La passion qui me domine est trop forte. Pour rien au monde je ne puis reprendre mon anneau, ou que Dieu me donne male fin. Vous le garderez et vous aurez mon cœur avec. Et tous deux vous serviront bien.

— N'allez pas plus loin; à me faire violence, vous perdrez ma confiance et ma familiarité. Reprenez votre anneau.

— Non, madame.

— Si fait, il n'y a rien à dire, ou vous êtes plus que mon mari, si votre insistance me contraint pareillement. Tenez !

— Jamais.

— Vous le prendrez.

— Non vraiment.

— Vous me le donnez de force ?

— Hélas, madame, je n'ai pas tel pouvoir. Mais je crois que jamais nul malheur ne m'advierait, si vous me reconfortiez d'un peu d'espérance.

— Vous pouvez bien heurter votre tête contre ce perron sans que vous y parveniez jamais.

— Et moi, je me laisserais mettre la corde au cou plutôt que de le reprendre.

— Sire, mes paroles ne peuvent rien tirer de votre fol entêtement. Je vous en conjure, par la foi que vous me devez et par l'amour qui vous est si cher, je vous prie de reprendre votre anneau."

Le Chevalier n'a plus qu'une issue : il doit obéir s'il ne veut point passer pour déloyal.

"Lequel de ces deux partis est le moins mauvais ? pense-t-il. Si je le lui laisse, elle dira que je ne l'aime pas. Je crois qu'il y a autant de profit que d'honneur à le reprendre. Quand je l'aurai mis à mon doigt, il ne cessera pas d'être sien. Il n'y aura pour moi qu'honneur. Il n'est de véritable ami que celui qui fait jusqu'au bout et en toute occasion la volonté de son amie. Je dois agir à son commandement, car je ne dois avoir d'autre volonté que la sienne."

Il ne désigna pas le possesseur de l'anneau quand il dit :

"Je le prendrai à condition que j'en ferai ce que je voudrai, encore qu'il ait été à un doigt si beau.

— Je vous le rends à cette condition."

Il n'était pas malavisé l'amoureux.

Il le prit à bon escient, et le regardant doucement : "Grand merci, dit-il, l'or n'est pas terni pour avoir été à votre doigt."

La Dame sourit, croyant bien qu'il allait le remettre au sien.

Mais le Chevalier fit une chose très sage qui lui procura une très grande joie. Il s'accouda sur le puits qui n'était profond que d'une toise et demie et ne manqua pas d'apercevoir en l'eau qui était belle et claire, l'ombre de celle qu'il aimait plus que tout au monde.

"Sachez, fit-il, que je ne remporterai pas cet anneau, mais que je le donnerai à ma douce amie, celle que j'aime le plus après vous.

— Dieu ! s'écria la Dame, il n'y a que nous ici. Où l'auriez-vous sitôt trouvée ?

— Je vais vous la montrer à l'instant, la dame qui aura mon anneau.

— Où donc ?

— Voyez là : votre belle ombre qui l'attend."

Il prit l'annelet, et se penchant vers l'ombre :

"Tenez, douce amie, fit-il, puisque ma dame n'en veut pas, vous le prendrez bien volontiers."

A la chute de l'anneau, l'eau s'est un peu troublée, et quand l'ombre se défit :

"Voyez, dit-il, madame, elle l'a pris maintenant. Ma valeur en est rehaussée puisque votre reflet l'emporte, et rien ne m'empêchera de le remercier de l'honneur qu'il m'a fait."

Qu'il visa bien pour faire une telle gentillesse ! Désormais tout ce qu'il dira ne pourra que plaire à la Dame.

C'est la suprême habileté d'être courtois au moment opportun.

Elle le regarde maintenant d'un œil amoureux.

"Cet homme était tout à l'heure si loin de mon cœur, et maintenant il en est si près ! Jamais depuis qu'Adam mordit à la pomme on ne vit chose si galante. Je ne sais comment il en eut l'idée ! Mais quand il a jeté pour moi son anneau dans le puits, je ne saurais lui refuser mon amour."



Mais je ne sais pourquoi je tarde tant à venir au fait. Jamais anneau ne remporta si belle victoire.

Sachez qu'elle ne le fâcha pas, quand elle lui dit :

"Beau doux ami, cette douce parole et ce don de votre anneau à mon ombre ont gagné tout mon cœur. Mettez le mien à votre doigt. Je vous le donne comme amie. Je pense que vous ne l'aimerez pas moins que le vôtre, encore qu'il soit moins beau.

— Je ne serais pas plus heureux pour un empire."

Lors ils se donnèrent du bon temps sur le puits, autant qu'ils purent. Chacun ressent grande douceur des baisers qu'ils échangent, leurs yeux ne jettent pas leur part. Pour le jeu des

mains, ils y étaient passés maîtres. Quant au jeu dont il ne peut être question pour l'instant, je m'en tairai.

Jean Renart ne doit s'en mêler en rien, il a d'autres sujets en tête. Puisque Amour a rassemblé ces deux cœurs, ils viendront bien à bout de ce qui leur plaira de faire.

NOTES

Parçois. Village situé dans la vallée de la Loue, à 8 kilomètres de Dole (Jura). On lit dans le *Dict. géogr., hist. et statist. des communes de la Franche-Comté* par A. Rousset (1854-1870) que les prévôts de Dole reçurent d'Otte-Guillaume leur office à titre héréditaire et prirent le nom de la ville (t. II, p. 433). Une branche de la maison dite de Dole reçut en inféodation ce que les Comtes de Bourgogne possédaient dans le village de Parcey (ibid., t. V, p. 31 et suivantes). On trouve en 1188 un Guillaume de Dole, chevalier, témoin d'une donation faite par Etienne I^{er}, comte de Bourgogne et d'Auxonne, à l'église de la Charité de Dole (ibid., t. II, p. 434). Un Philippe de Parcey, fils de Jean de Dole, chevalier vivait en 1293 (ibid., t. V, p. 37).

Nul n'entendit jamais son nom, sans doute n'en avait-il pas. Ce trait qui a l'air d'une absurdité s'explique aisément. L'auteur vient de nous dire qu'on ne pouvait comparer son héros qu'à Gauvain. Or une des particularités du fameux compagnon d'Artur, c'est, dans les diverses rencontres où il se trouve, de ne jamais cacher son nom. Il fallait donc que notre chevalier n'eût pas de nom, car il n'aurait pas manqué de le révéler en quelque circonstance.

André MARY,
in *la Chambre des Dames*